

AURORE GOMEZ

FAIRE DER
CHAVIRER
LES ICEBERGS

FAIRE CHAVIRER LES ICEBERGS

AURORE GOMEZ



Facebook.com/M.les.romans

Design de couverture: Manon Bucciarelli

ISBN: 978-2-210-97272-8

© 2021, Éditions Magnard Jeunesse

5, allée de la 2e DB – CS 81529 – 75726 PARIS 15 Cedex

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Loi n° 49-956 du 16-07-1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

Dépôt légal: mai 2021

la région des Grands Fjords



Waves, Dean Lewis

HORMIS LES QUELQUES PERSONNES attablées au café, le hall du petit aéroport régional d'Altaïne était pratiquement désert. Je fixais le tarmac figé dans l'air glacé de ce matin de mars, quand ma mère, chargée du plateau du petit-déjeuner, s'est assise face à moi.

— Je t'ai pris une brioche au sucre. Il ne restait aucun croissant.

— Merci, mais je n'ai pas faim.

Ma mère qui aimait répéter qu'elle était du genre fine psychologue a interprété mon manque d'appétit dans la seconde.

— Tu sais, Aurèle, si tu n'as plus envie d'y aller, tu n'es pas obligé...

On y était. À moins d'une heure du départ, elle continuait d'espérer que je ne fasse pas mon stage. Je ne partais que pour la semaine et serais de retour tous les week-ends. C'était quand même une super opportunité, pour un élève de première, de bosser sur un chantier aussi exigeant que celui du Centre de Santé des Fjords!

Outre la dizaine de bâtiments réservés aux différents pôles médicaux, il y aurait un restaurant, un amphithéâtre, un dojo, un terrain de sport et une piscine intérieure. Au bord de l'eau, un dôme en bois et verre regrouperait des salons communs, des salles de jeu et de conférences, une chapelle même. Et puis, disséminées dans la forêt, des constructions en bois pour loger les patients.

C'est là-dessus que j'allais travailler. Des « bulles de vie » regroupant plusieurs chambres individuelles distribuées autour d'un espace commun et des appartements sur pilotis, appelés « îlots ».

Franchement, comment ma mère pouvait-elle penser que je n'avais plus envie d'y aller ?

— J'ai juste pas faim, maman, ai-je répété. Et pour ce qui est de mes cinq semaines de stage, je suis super content de commencer !

— Comprends que je m'inquiète, Aurèle ! Nous n'avons même pas rencontré ton maître de stage. Qui nous dit que ce Tony est une personne fiable ?

Cette fois-ci, j'ai franchement ri. Il fallait toujours que ma mère imagine le pire. Comme cette question ne méritait pas de réponse, je suis resté silencieux et j'ai avalé d'un trait mon chocolat chaud trop sucré en pensant que l'embarquement n'aurait pas lieu avant trente bonnes minutes.

Quelle idée aussi d'arriver si tôt !

— Est-ce que c'est à cause de Richard ou de Will ?

— Quoi ?

— Que tu as choisi un stage si loin ? C'est parce qu'ils habitent avec nous ?

Comme elle était *fine psychologue*, j'ai poussé un gros soupir dans l'espoir qu'elle en comprenne le sens. Elle m'a regardé avec des yeux aussi implorants que ceux des chatons d'Internet. Il a fallu lui répéter que j'adorais Richard. Qu'il était super sympa et super cool. Bien plus cool qu'elle, d'ailleurs. Quant à Will, aussi prétentieux et sans-gêne qu'il soit, il était un de mes meilleurs amis.

Mon meilleur ami, pour tout dire.

Mais ça, je ne comptais pas le lui avouer, il était assez chiant comme ça.

— Tu me rassures, chéri. J'ai vraiment cru que c'était ta façon de nous fuir. Ça m'a énormément travaillée ces derniers temps.

— Je sais pas où tu vas chercher toutes ces idées ! On connaît Richard et Will depuis que j'ai six ans. Vous êtes ensemble depuis deux ans ! Je suis lent, mais quand même, je l'avais vu venir, notre cohabitation. Je trouve juste que c'est une sacrée opportunité de bosser sur ce chantier. C'est un truc canon à mettre sur son CV. Et puis, c'est sympa aussi de découvrir de nouveaux endroits, de ne pas choisir la facilité. Ma prof principale dit que tu devrais être fière.

— Mais, bien sûr que je suis fière ! a-t-elle dit d'une voix mi-exténuée mi-offusquée.

Ma mère ne disait pas la vérité. Je l'avais déçue quand j'avais choisi de m'orienter en lycée professionnel plutôt

qu'en général. Que son fils aime le bois plutôt que les bouquins, c'était rageant pour une professeure documentaliste.

Elle ne me l'avait jamais dit aussi franchement, mais j'avais beau ne pas aimer les bouquins, je savais lire entre les lignes.

Pour couper court à la discussion, j'ai prétexté devoir aller aux toilettes. Longeant les grandes baies vitrées qui s'ouvraient sur le tarmac, j'ai remarqué que le petit avion de la compagnie aérienne des Fjords s'était avancé sur la piste. Il faisait quotidiennement la navette entre Altaïne et Clarée. J'avais hâte d'embarquer, hâte de découvrir autre chose que le lycée, que son quotidien de plus en plus étriqué. Hâte de mettre de la distance entre ma mère et moi.

Une distance plus conséquente que les dizaines de mètres qui séparaient le café des WC de l'aéroport, en tout cas.

Combien de temps peut-on rester dans des toilettes sans que cela paraisse suspect ?

Bonne question, à laquelle je n'avais pas de réponse.

Faire durer le nettoyage des mains, leur séchage, prendre le temps de recoiffer mes cheveux bruns devant le miroir, remettre en place le col de ma veste pouvait me faire gagner quelques précieuses minutes.

Me relaver les mains et les sécher à nouveau aussi.

J'ai regardé ma montre. Huit minutes. J'avais gagné huit pauvres minutes ! Il m'en restait vingt-deux. Je me

suis retrouvé dans le hall à espérer vainement que quelque chose arrive, quand j'ai vu une fille aux cheveux rose pâle qui se dirigeait vers moi d'un pas décidé.

OK. C'était peut-être ma chance.

— Tu pourrais m'aider ? m'a-t-elle demandé. La fermeture éclair de mon sac est coincée. Mon billet d'avion et ma carte d'identité sont dedans.

— Fais voir.

Elle m'a tendu son sac à dos pastel. La fermeture assortie de trois pompons colorés était effectivement bloquée. J'ai eu beau tirer dessus comme un fou, elle n'a pas bougé d'un iota.

— Tu y arrives ? m'a-t-elle demandé en fixant mes mains qui s'agitaient sur son sac.

— De toute évidence, non. Si je tire plus fort, je vais la casser.

— Tant pis. Il faut vraiment que je récupère mes affaires.

— Tu es sûre ? Tu ne vas pas me faire une scène ?

La fille a acquiescé, amusée. J'ai tiré de toutes mes forces. La fermeture a cédé d'un coup, expulsant le contenu du sac dans les airs avec une étonnante soudaineté. Habits, livres, pochette en tissu, bouteille d'eau, ainsi qu'une multitude d'autres objets sont venus s'échouer sur le carrelage brillant de l'aéroport. La bouteille a roulé à quelques mètres de là, jusqu'aux pieds d'une dame qui a crié de surprise.

J'ai fait une grimace devant le carnage.

— Au moins, tu as réussi à l'ouvrir, a constaté la fille sans animosité. Je vais récupérer ça, par contre.

J'ai baissé la tête. Un soutien-gorge noir était accroché à mon pull jaune moutarde, un peu comme une guirlande sur un sapin de Noël. La fille l'a attrapé et a tiré vivement, surprise que son sous-vêtement lui résiste.

— Je crois que mon soutien-gorge t'aime bien !

Sans déconner ! Elle venait vraiment de dire que son soutien-gorge *m'aimait bien* ?

J'ai coassé un truc ridicule en rougissant. Elle a ri, précisant alors que le crochet de l'attache était coincé dans une maille de mon pull. Je me suis demandé pourquoi il fallait que je porte un pull en laine justement le jour où il pleuvait des soutiens-gorge. La fille a marmonné un truc sur le tricot en s'affairant sur mon torse.

C'est bien entendu à ce moment précis que ma mère a eu la bonne idée de pointer son nez.

— Tout va bien, chéri ?

Elle a avisé la fille aux cheveux roses ainsi que le soutien-gorge d'un air étonné et amusé.

— Tu me présentes ton amie ?

Je détestais quand ma mère minaudait. Ne pouvait-elle pas être juste *normale* cinq minutes ?

— Louisa. Je m'appelle Louisa, a dit la fille qui s'était accroupie pour ranger ses affaires dans son sac.

J'ai hésité quelques secondes avant de m'accroupir à mon tour. Surtout ne pas ramasser d'habits, au risque de tomber sur une petite culotte, se cantonner aux objets

identifiables comme cette boîte de bonbons, ce roman écorné et ce... bordel... préservatif!

Hors de question que ma mère le voie. J'ai refermé ma main dessus et me suis relevé. Louisa, qui s'était relevée elle aussi, m'a remercié en me plantant un baiser sur la joue et a déguerpi sans demander son reste. Je ne pouvais décemment pas lui crier « Attends, tu oublies ton préservatif! », aussi je me suis contenté de le glisser dans ma poche.

— Elle est mignonne, hein!

— Maman, laisse tomber.

— Tu sais, ça te ferait du bien de te trouver une petite copine.

Les filles ne m'attirent pas du tout, maman. Moi, mon truc, c'est les mecs.

J'aurais dû dire ça. Je ne l'ai pas fait. Je n'ai rien dit d'ailleurs.

L'idée du coming-out ne me faisait pas peur en soi. C'était le dire à ma mère qui me donnait froid dans le dos. Pas parce qu'elle était homophobe, non. Elle était du genre à soutenir la cause LGBTQ+ et à trouver que tout le monde avait le droit de vivre sa vie comme il l'entendait. Ce n'était pas ça le problème.

Le problème, c'était qu'elle allait flipper. Elle flipait toujours. Et puis, elle s'immiscerait dans ma vie. Elle voudrait que je contacte des associations parce qu'avec toutes ces horreurs qu'on entendait sur les agressions homophobes ça la rassurerait de me savoir

entouré. Elle me donnerait des conseils, me poserait des questions.

Et pire que tout, je la voyais déjà me dire qu'elle avait adoré ce *biopic* sur Freddie Mercury et que les homosexuels étaient des gens vraiment épatants.

Épatants!

Sans déconner, qui disait ça à part ma mère ? ai-je pensé en me taisant, alors que toutes les cellules de mon corps auraient aimé dire, simplement : *Moi, mon truc, c'est les mecs.*

coup de foudre

LE FRONT COLLÉ AU HUBLOT, je regardais les sommets enneigés du Pownal, les couleurs orangées du lever de soleil. C'était la première fois que je voyais les montagnes d'en haut et, franchement, c'était plutôt canon.

J'ai détourné la tête quand l'hôtesse de l'air est passée avec son chariot. Le gars assis quelques rangées devant moi a acheté un Coca et un truc à manger. Il a jeté un œil de mon côté et m'a souri avant de fixer à nouveau son portable. Il était plutôt mignon avec ses cheveux ras et sa chemise à carreaux.

Aller aux toilettes serait une bonne diversion pour le voir de plus près. J'ai détaché ma ceinture et ai fait quelques pas quand une turbulence a secoué l'avion. J'ai perdu mon équilibre et ma dignité en m'écroulant, comme par hasard, sur le siège à côté de Louisa.

— Ça va ? m'a-t-elle demandé en riant. Ça bouge pas mal de ce côté-là de la montagne. Dès qu'on aura dépassé les plus hauts sommets et qu'on survolera la vallée de la Flûme, ce sera plus calme.

— Tu prends souvent l'avion ?

— De temps en temps. Ma cousine fêtait ses seize ans ce week-end, je ne pouvais pas rater ça !

J'ai acquiescé et allais me lever pour retourner à ma place quand une nouvelle secousse s'est fait sentir.

— Tu devrais rester assis et ne plus bouger.

— C'est noté, ai-je répondu, je vais tâcher de me tenir tranquille.

— Tu peux rester à côté de moi, ça ne me gêne pas !

Le gars a de nouveau regardé dans notre direction, mais je suis vite redescendu sur terre en constatant qu'il n'avait d'yeux que pour Louisa. Il fallait dire qu'avec ses cheveux teints, sa peau diaphane et ses taches de rousseur elle ne passait pas inaperçue.

J'ai détourné les yeux, caressant du bout du doigt le renflement rond que faisait le préservatif dans ma poche en me demandant quand je m'en servais. Enfin, *si* je m'en servais un jour ! Même Will, qui avait deux ans de moins que moi, avait déjà couché avec une fille.

Du moins, c'est ce qu'il racontait.

J'ai tourné la tête vers Louisa, étonné qu'elle voyage avec des préservatifs. Franchement, quel âge avait-elle ? Quatorze ? quinze ans tout au plus. Ou soixante-dix, ai-je pensé en la voyant sortir d'un sac en tissu marine un tricot extrêmement encombrant qui a fini en grande partie sur mes genoux.

— Tu te moques de moi ? a-t-elle demandé en me regardant. C'est parce que je tricote ?

J'avais souri sans y faire attention.

— Tu as quel âge, au juste ?

— Bientôt quinze ans. Mais je suis une vieille âme.

Une vieille âme. Rien que ça. Elle a ajouté après un moment de silence :

— C'est la première fois que tu viens à Clarée, j'imagine.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Clarée est la capitale du tricot. Là-bas, c'est une institution. Il y a des cafés tricots où les gens se retrouvent avec leurs aiguilles et leurs pelotes. Même les hommes !

— Quand tu dis *capitale du tricot*, c'est « capitale » comment ? Régionale ? Nationale ? Mondiale ? j'ai demandé en me fichant ouvertement d'elle.

Une nouvelle secousse m'a fait taire et Louisa en a profité pour me tirer la langue.

— Regarde !

Sous nos pieds, la montagne avait laissé place à une large vallée aux herbes jaunies par l'hiver. La tortueuse Flûme y coulait tranquillement ouvrant la voie jusqu'à la ville de Clarée. Cette dernière, située à près de cinq cents kilomètres au nord-est d'Altaïne, s'était construite à l'embouchure de la rivière, en plein cœur du parc des Grands Fjords. Malgré son isolement, elle avait prospéré, notamment grâce au tourisme, et accueillait aussi bien des gens en quête de dépaysement que des accros de sports extrêmes qui trouvaient là de quoi satisfaire leurs passions : le ciel, la terre, l'océan, la rivière, tout y était grandiose.

Enfin, c'est ce que j'avais lu sur la brochure touristique qui était mise à notre disposition dans les poches des sièges d'avion.

Bizarrement, elle n'avait pas fait mention du tricot.

— Alors, qu'est-ce qui t'amène à Clarée?

— Un stage.

— Oh! J'aurais dû m'en douter. Au futur Centre de Santé? Avec Tony Lemoine, c'est ça?

Alors là, je suis resté bouche bée. Comment cette fille pouvait-elle savoir chez qui j'allais bosser? En plus d'être une vieille âme elle était médium ou quoi?

Non, elle ne l'était pas.

C'était juste la nièce de Tony. Il lui avait parlé de son stagiaire, mais elle pensait que c'était le gars à la chemise à carreaux. Il avait plus une tête de bûcheron que moi. Je me suis demandé si c'était ou non un compliment tout en précisant que son oncle n'était pas bûcheron mais charpentier, ce qui n'était pas vraiment pareil.

Ma remarque a été accueillie par un haussement de sourcil dubitatif vite effacé par un réel enthousiasme à l'idée qu'on serait bientôt amenés à se revoir. Elle pourrait me faire découvrir Clarée et ses cafés tricots! Elle en connaissait un génial. On irait un mardi, si ça me disait. De toute façon, on se reverrait jeudi, car tous les jeudis Barbara et Tony venaient manger chez eux. Plutôt cool, non?

Cette fille n'arrêtait pas de parler!

Lorsque l'avion a atterri, je savais à peu près tout ce qu'il y avait à savoir de mon maître de stage et sa

femme. Notamment que Barbara était la sœur de la mère de Louisa. Elle était institutrice. Enceinte de sept mois et des poussières. Matthias, le frère de Tony, vivait avec eux depuis la rentrée. Il avait dix-sept ans – comme moi – et exactement quinze ans de moins que son frère.

Cette nouvelle m’a un peu crispé. Quand on m’avait présenté le stage, on m’avait parlé d’un jeune couple sans enfants. Et à vrai dire, cela faisait partie de ses points positifs. Je ne m’étais pas du tout préparé à l’idée de vivre avec un gars de mon âge.

— Il est sympa, ce Matthias ?

— Ouais, ça va.

Pourvu que ce ne soit pas un Will, joueur de hockey, amateur d’ambiances de vestiaires, allant et venant à poil sans jamais fermer les portes.

Moi qui étais plutôt du genre pudique, je passais mon temps à lui gueuler de mettre un caleçon. Ce qui le faisait marrer.

— Il pratique un sport d’équipe ? ai-je demandé.

Louisa a froncé les sourcils. La question pouvait effectivement paraître étrange.

— Matthias ? Pas que je sache. C’est plutôt une sorte de génie. Il suit les cursus de sciences avancées du lycée des Trois Fjords. Il est interne. Lui aussi prend l’avion le lundi matin et rentre le vendredi, mais dans l’autre sens ! Tu ne le verras pas beaucoup.

On n’allait donc que se croiser. Ça, c’était une très bonne nouvelle !

On a récupéré nos valises sur le tapis roulant, franchi le guichet pour les formalités d'arrivée et on s'est retrouvés dans le minuscule hall de l'aéroport régional des Grands Fjords.

— Tiens, voilà Matthias, justement, a dit Louisa en pointant du doigt un garçon mince dont le visage était en partie caché par ses cheveux blond platine et la capuche de son sweat-shirt bleu pétrole.

— Barbara téléphone dehors, elle ne va pas tarder, nous a-t-il expliqué quand nous l'avons rejoint. Tu dois être Aurèle.

J'ai serré la main qu'il me tendait. Son geste énergique et l'intensité de son regard bleu, aussi pur que la glace d'un iceberg, m'ont tout de suite électrisé. Nous avons discuté de Clarée et d'Altaïne jusqu'à ce que Barbara arrive d'un pas léger malgré son ventre proéminent.

Elle s'est excusée de la part de Tony. Il n'avait pas pu venir m'accueillir à cause d'une urgence sur le chantier.

— On passe déposer tes affaires à la maison et ensuite je t'emmène le retrouver. Tony t'attend à partir de dix heures.

— C'est parfait, alors.

— Je vous laisse. Bonne semaine, a dit Matthias avant de rejoindre le comptoir d'enregistrement.

— Bonne semaine, ai-je murmuré en croisant une dernière fois son regard.

Au moment même où nous avons quitté le hall de l'aéroport de Clarée, j'ai instantanément regretté ma première idée. Contre toute attente, j'aurais vraiment aimé cohabiter avec lui.

Non, j'aurais adoré.

MES PREMIERS JOURS À CLARÉE ont été un tourbillon.

La région des Grands Fjords méritait tous les superlatifs qu'on employait pour la décrire.

Ses routes anthracite détrempées par les pluies quotidiennes. La falaise, minérale, grise. Les galets noirs mêlés à l'écume blanche. L'océan et le ciel, presque indifférenciables, oscillant entre le bleu et le gris. Les taches blanches et mouvantes des mouettes.

Les maisons en bois aux façades multicolores.

Les immenses prairies d'herbes jaunes, couvertes de troupeaux de moutons. Le hameau où vivaient Barbara et Tony, à la lisière d'un bois de bouleaux.

Les ponts qui reliaient une multitude d'îlots rocheux.

Les forêts de pins immenses et noirs.

Le chantier du Centre de Santé tenait toutes ses promesses. Et bien plus encore ! J'aimais particulièrement les bulles de vie bâties entre les arbres et l'immense

bâtiment en bois, sorte de centre névralgique qui regroupait des bureaux, des salles de travail et de repos, ainsi que la cantine. J'adorais son odeur de résine et de térébenthine.

Même le vent glacial et humide qui soufflait sans discontinuer me plaisait. Pourtant, dès que nous arrêtions de bosser cinq minutes, nous étions gelés, et ça, malgré les couches d'habits techniques que nous empi lions chaque matin.

Tony travaillait sur plusieurs îlots en bord de mer. La plupart n'attendaient plus que la finition intérieure, mais pour les autres, il restait tout à faire. J'allais donc pouvoir assister à toutes les étapes de construction.

Nous avons passé les deux premiers jours à monter l'ossature d'un îlot. C'était un énorme Meccano dont il fallait suivre les plans à la lettre. Mais comme nous avions déjà fait ce genre de chose au lycée, je ne me débrouillais pas trop mal.

Mercredi, après une journée au rythme plus soutenu que les autres, Tony s'est étonné que je ne demande pas grâce. Après quelques jours de boulot, la plupart de ses stagiaires se plaignaient de courbatures intenses dans les épaules et les bras et, parfois, il était obligé de leur laisser une journée de repos.

— Je suis assez sportif dans l'ensemble. Et même si je n'ai pas vraiment de courbatures, je ne serais pas mécontent d'aller me coucher !

— Ce soir, Barbara et moi avons rendez-vous à la clinique. Nous ne rentrerons pas avant vingt heures. Tu pourras passer une soirée tranquille.

À notre arrivée devant la maison de Tony, nous avons aperçu une femme vêtue d'un anorak vert, d'un jean et de grosses chaussures, qui téléphonait.

— C'est Rebecca, la doula de Barbara, a dit Tony avant que je ne lui pose la question.

Il a ajouté, devant mon air perplexe :

— Une doula suit les femmes enceintes dans leur grossesse et les prépare à la naissance du bébé. Elle nous accompagne à la clinique tout à l'heure.

Tony lui a fait un signe, avant de demander :

— Le rendez-vous n'est pas dans trois quarts d'heure ?

Rebecca a posé la main sur son téléphone.

— Si, si. Barbara m'a appelée, car elle avait le ventre qui la tirait. Elle voulait s'assurer que tout allait bien.

— C'est le cas ?

— Oui, tout est parfait.

— Bon, tant mieux. Tu rentres un moment ?

— J'arrive dans un instant.

— À tout de suite, alors.

J'ai ôté mes chaussures dans l'entrée. Barbara, allongée sur le canapé, m'a crié que des gaufres m'attendaient dans la cuisine.

Je me suis attablé et j'en ai profité pour lire mes textos. Un de Will qui se plaignait de ma mère et de son père,

constamment sur son dos maintenant que j'étais parti. Un d'un pote du lycée qui m'invitait à l'Entrepôt vendredi soir. Il y avait un concert gratuit. Un groupe du coin, pas mauvais du tout, selon lui.

J'ai répondu à Will que ça lui faisait les pieds et à mon pote que je n'étais pas sûr de pouvoir venir. Vendredi, je serai rentré pour le week-end, mais je n'ai pas osé lui dire qu'il fallait que je demande la permission à ma mère.

Lorsque j'ai levé les yeux de mon écran, j'ai presque crié de surprise en me retrouvant face à Rebecca que je n'avais pas entendue entrer. Ses cheveux, hésitant entre le blond et le blanc, encadraient son visage souriant.

— Tu dois être Aurèle, a-t-elle dit en découpant un bout de ma gaufre avec une fourchette qu'elle avait récupérée je ne sais où.

J'ai acquiescé, étonné par le timbre grave de sa voix. Elle a disparu dans le salon où je l'ai entendue parler à voix basse avec Barbara. Fraîchement douché, Tony s'est assis à côté de moi pour avaler une gaufre. Il a demandé à Rebecca qui était revenue dans la cuisine avec un énorme sac :

— Comment va Xavier ? Son poignet se remet ?

— Encore quelques jours d'immobilisation et il sera comme neuf, a-t-elle répondu. Il a hâte de retourner sur le chantier en tout cas. Depuis qu'il est arrêté, il tourne comme un lion en cage. Ce garçon ne tient pas en place.

— C'est souvent ce qui arrive aux voyageurs, a répondu Tony en en attrapant les affaires posées sur la table du salon.

Ils sont sortis tous les trois, Tony et Barbara me répétant de faire comme chez moi. Pour le repas, il y avait des restes au frigo, je n'avais qu'à me servir!

La seule chose qui me faisait envie était de filer sous la douche, puis me caler sur le canapé devant une série quelconque. J'ai ôté mon pantalon et mon tee-shirt et allais me diriger vers la salle de bains quand le téléphone a sonné. J'ai répondu sans réfléchir.

— Salut, a fait la voix. Aurèle?

— Oui?

— C'est Matthias. Mon frère est dans le coin?

Matthias.

— Non. Il vient de partir pour la clinique. Ils ont un rendez-vous avec Barbara. Tu veux que je lui laisse un message?

— Non, il n'y a rien d'urgent. Tout se passe bien pour toi?

— Ouais. Carrément.

— Tant mieux. Bonne soirée, alors!

— Ouais, bonne soirée, ai-je dit sans trouver quoi que ce soit à raconter pour engager la conversation.

Il a raccroché. Bordel, même sa voix me mettait dans tous mes états! Ça craignait vraiment. J'ai posé le téléphone sur son socle, juste à côté d'une pile d'albums-photos. Le premier avait pour titre « Été 2018, île de l'Abord. »

Je l'ai ouvert. C'était des photos de Tony et Barbara.

Plage, phare, sortie en bateau, plongée sous-marine.

Je l'ai refermé, l'ai reposé sur la pile et suis allé me doucher en pensant à Matthias, au fait que ces albums contenaient peut-être des photos de lui.

J'étais vraiment en train de me monter la tête avec ce gars que j'avais croisé quelques secondes à l'aéroport ? Ça n'avait pas de sens ! Je suis sorti de la douche, ai enfilé des fringues propres et me suis affalé sur le canapé devant *Brooklyn 99*. J'espérais que les blagues de Jake Peralta allaient me faire oublier ces fichus albums, mais non. Trois minutes plus tard, j'inspectais les couvertures.

Un album semblait prometteur. « Noël 2020, Clarée. » Je l'ai ouvert, ai passé en vitesse les premières photos de la falaise sous la neige, ainsi que celles du marché de Noël, pour tomber sur ce que je cherchais : des photos de Matthias.

Ce gars était à couper le souffle. Selon la lumière, on avait l'impression que ses cheveux étaient blancs, et ses yeux, incroyables ! J'ai tourné les pages lentement, détaillant toutes les attitudes, les expressions, tombant encore plus sous le charme que je ne l'étais déjà. La photo sur laquelle il portait un pull blanc était particulièrement belle. Si je m'étais écouté, je l'aurais arrachée pour la garder sur moi.

Après réflexion, j'ai sorti mon téléphone portable pour prendre en photo le cliché. Une sensation de culpabilité plutôt désagréable me nouait les épaules alors j'ai filé dehors prendre l'air.

JE ME SUIS ENGAGÉ SUR LE CHEMIN en terre qui serpentait entre les prés des moutons. Au lieu des bêlements, on entendait des bruits métalliques ponctués de jurons.

Ils venaient d'une maison un peu plus haut, où Louisa s'affairait sur un vélo jaune poussin dont la chaîne avait visiblement déraillé.

— Aurèle! Sauve-moi! Je dois absolument être à la falaise dans quelque chose comme sept minutes! Ma vie en dépend. Tu t'y connais en vélo?

Drôle de question!

Elle n'a pas attendu ma réponse pour me laisser sa place. Réparer les vélos n'était pas mon fort, mais si sa vie en dépendait, il était de mon devoir de faire un petit effort.

Il me parut assez vite clair que le problème ne venait pas seulement la chaîne, mais de tout le pédalier! Qu'est-ce qu'elle avait fichu? Elle s'en était servie d'enclume? Et ce bâton fixé au cadre, c'était pour quoi?

— C'est mon laissez-passer.

OK. Cette fille était définitivement zinzin.

Malgré mon peu d'expérience en la matière, j'ai réussi à remettre tout ça d'équerre. Elle est montée sur son vélo, a roulé quelques mètres pour juger de mon travail. Satisfaite, elle m'a demandé si je voulais l'accompagner.

Je lui ai fait remarquer que je n'avais pas de vélo et que je ne comptais pas courir derrière elle. Elle a pointé un apprentis en bois.

— Prends celui de mon père. Le rouge. Il est grand, mais pour toi, ça devrait aller.

— Ton père ne va pas en avoir besoin ?

— Aucun risque !

Avec l'océan en ligne de mire, nous avons dévalé le chemin en terre en direction des falaises. L'air frais de cette fin de journée brûlait mes poumons et ma peau. Louisa m'a crié quelque chose que je n'ai pas compris quand un énorme chien blanc s'est matérialisé devant nous en aboyant.

Je n'avais jamais été très à l'aise avec les chiens, alors face à ce mastodonte, je n'en menais pas large !

— Pousse-toi de là, Baloo ! a crié Louisa.

Baloo a aboyé de plus belle en remuant la queue. Elle a attrapé le bâton accroché au cadre et l'a lancé de toutes ses forces dans le champ. Le chien a couru dans les herbes.

J'ai compris d'où venaient les problèmes de pédalier quand Louisa s'est arrêtée en jetant son vélo par terre

sans ménagement. J'ai posé le mien avec plus de précautions et, m'avançant sur la falaise, j'ai découvert des kayaks qui quittaient la plage de galets noirs pour reprendre la mer.

— Raté! Ils sont passés plus tôt aujourd'hui!

— Qui c'est?

— Le club de kayaks de mer.

— Je vois bien que c'est des kayakistes. Ma question porte plus sur la raison pour laquelle tu fonces jusqu'à la falaise pour les voir. J'ai un peu de mal à comprendre le concept, tu vois.

Les kayaks avaient franchi les vagues et commençaient à longer les falaises. On ne les verrait bientôt plus.

— Alors? ai-je demandé, insistant.

— Je viens à cause de Rohan. C'est le deuxième kayak vert et noir, là, tu vois, celui qui dépasse le rocher.

Un rapide coup d'œil à la ligne formée par les embarcations m'a permis de repérer le fameux Rohan. Mais comme d'ici, il était impossible de distinguer si le rameur était un homme ou un orang-outan, cela n'avait pas grand intérêt.

— Et?

— Et quoi?

— Tu viens voir Rohan... et?

— Eh bien, rien, tu le vois bien! Je l'ai raté.

— C'est ton amoureux?

— Bravo *Captain Obvious*, a-t-elle fait remarquer en remontant sur son vélo. Viens, on rentre.

Aurèle est ravi. En décrochant un stage de cinq semaines loin de chez lui, il va pouvoir prendre le large et s'éloigner de sa mère vraiment collante.

Là-bas, c'est un tourbillon qui l'attend. Il travaille sur un incroyable chantier au bord des fjords, découvre un tout autre monde que le sien. Et surtout, très vite, il fait la connaissance de Matthias, dont le regard bleu pur et le charisme de dingue l'électrisent instantanément. Aurèle a beau savoir qu'il est en couple avec une fille, impossible de ne pas penser à lui ou de passer à autre chose.

Et si c'était le moment d'assumer qui il est ?
D'oser se dévoiler ? De faire chavirer l'iceberg, en quelque sorte ?

**Une histoire d'amour solaire
qui va vous faire chavirer de bonheur.**

15,90 €



Éditions Magnard

[instagram.com/M_les_romans](https://www.instagram.com/M_les_romans)

[facebook.com/M.les.romans](https://www.facebook.com/M.les.romans)